



Passé
Présent

KAREN DORSAY

ROMAN

Éditions Jean-Jacques Wuillaume

*À ma mère,
À ma famille d'hier et d'aujourd'hui,
en hommage à mon ancêtre le peintre
Charles A.J. LOYEUX (1823-1899)*

Couverture : dessin de Fragonard, collection privée.

Éditions Jean-Jacques Wuillaume, août 2017

ISBN : 979-10-95373-09-4

AVANT PROPOS

Ce roman, dont les lettres et les tableaux sont authentiques, a puisé ses sources dans ma famille d'hier et d'aujourd'hui. Il ne doit cependant être considéré ni comme une autobiographie, ni comme un document historique, mais plutôt comme un témoignage de dons et de dispositions dont nous héritons et qui, où que nous nous trouvions, nous orientent sans que nous n'en ayons ni la pleine mesure, ni la juste valeur.

Sur l'instigation de Monsieur Charles Blanc membre de l'Académie des Beaux-arts de Paris, le peintre et copiste Charles Loyeux s'est rendu en 1872 et 1873 en Italie dans la basilique San Francesco d'Arezzo pour faire des copies à l'échelle 1 : 1 de la bataille d'Héraclius contre les Perses et de l'Invention de la vraie Croix de Piero della Francesca, destinées au futur Musée des Copies des Beaux-Arts. Les écrits à sa famille ont permis de mettre en lumière les techniques qu'il employa alors pour mener son mandat à bien.

« Indagine su un mito », exposition dédiée à l'influence de Piero della Francesca au cours des siècles a eu lieu à Forlì de février à juin 2016. Certaines des lettres rapportées dans ce roman ont été léguées aux Beaux-arts de Paris et font désormais partie de leurs archives.

Chapitre 1

DÉPART DE NEW YORK

C'était décidé. En cette deuxième moitié de 1967, Laura allait quitter New York pour rejoindre Cherbourg à la recherche de cette ligne rouge, ligne flottant quelque part au milieu de l'Atlantique, visible pour les uns, invisible pour les autres. Cinq jours et quatre nuits seraient nécessaires pour traverser l'océan. Laura venait de sortir de l'embarcadère 92 sur les bords de l'Hudson, embarcadère exclusivement réservé aux transatlantiques de la *Cunard Line*. Un officier des douanes en habit quasi-militaire avait scruté son passeport américain à la loupe : validité des dates, validité de la photo, validité de son motif de départ. Tout était en ordre, son passeport et elle.

En levant les yeux, elle se trouva devant une immense muraille de fer noire percée de petites ouvertures blanches et rondes. Laura se voyait monter sur une passerelle aussi étroite que longue, totalement disproportionnée au monument qui allait l'engloutir. Avec ses canots de sauvetage, ses machines à taille inhumaine, ses salles de réception ornées de motifs en bronze Art déco et ses sculptures en marbre de Carrare, ce paquebot avait l'envergure d'un géant. Ce serait un pays de transition où les couverts devaient toujours être prêts au cas où la reine-mère en personne débarquerait à l'improviste. Ce paquebot que les sous-marins d'Hitler n'avaient pu couler en raison de sa grande rapidité, ce paquebot n'était autre que le *Queen Mary*.

En montant sur la passerelle, Laura n'avait pu faire ses adieux ni à ses parents, ni à son petit frère Joey, déjà plus grand qu'elle, ni même à Charly, son cocker américain couleur amande grillée.

Leurs silhouettes avaient subitement ressemblé à des fourmis au service de leur reine. Laura entendait les cris des goélands, les sifflements joyeux, réguliers mais déterminés des trois cheminées rouges et noires du *Queen Mary*, sirènes vibrant comme les cordes d'un violoncelle et signal d'un grand départ pour l'aventure.

Si ce voyage était capital pour Laura, il représentait aussi la fin d'un règne d'une grande célébrité des mers. Avec à son actif plus de mille allers-retours New York-Southampton-Cherbourg, sans compter d'autres destinations pendant la Deuxième Guerre mondiale, le *Queen Mary* avait, durant sa carrière, revêtu des tenues de sport, de fête, d'infirmier et même des tenues de service militaire couleur gris fantôme. Maintenant que les transports aériens étaient devenus plus rapides, plus populaires et moins coûteux, ce monument n'était plus dans l'air du temps.

Le *Queen Mary* désirait que ses derniers voyages fussent mémorables. De son côté, Laura espérait que son premier voyage en haute mer le fût au moins autant. Leurs objectifs concordant, tout était donc dans le meilleur des mondes et la croisière serait à l'image d'une rêverie dans un océan de bleus, de turquoises et de gris perlés.

Quelque trente minutes après le départ, les goélands avaient regagné la terre ferme et leurs cris perçants ne résonnaient plus dans les oreilles de Laura. Elle pouvait encore deviner la statue de la Liberté devenue toujours plus petite et plus frêle. Construite par un architecte français, cette dame Liberté était le symbole des valeurs communes aux deux pays et reflétait son cœur à double tangage. Oui, Laura était franco-américaine ou américano-française, une de ces personnes qui n'ont pas pleinement conscience des délimitations cadastrales des uns ou des autres.

Laura le savait bien : cette ligne rouge c'étaient les autres qui la voyaient. Elle, n'en avait que faire mais elle ne s'imaginait pas que son aventure ne faisait que commencer et était à mille lieues d'imaginer combien celle-ci allait être enrichissante.

Chapitre 2

VOYAGE EN HAUTE MER

Oui, Laura se doutait bien qu'elle se trouverait bientôt dans un autre monde qui ferait battre son cœur et aiguiserait sa curiosité. En premier lieu, elle s'apprêtait à faire une cure de « santé linguistique » pour faire meilleur usage des études qu'elle allait entamer aux Beaux-arts de Paris grâce à une bourse d'études de l'Alliance franco-américaine créée pour le maintien des liens historiques entre la France et l'Amérique. Le général George Patton n'avait-il pas dit sur les Champs Elysées le jour de la libération de Paris :

Lafayette, here we are! !

Laura se devait d'améliorer son français, surtout son français écrit. Autrefois, sa mère, plus courageuse qu'elle dans le domaine de la syntaxe française, avait voulu lui inculquer les bases de grammaire, mais elle s'était heurtée à une adolescente subjuguée par ses anciens disques des *Everly Brothers* et d'Elvis Presley, roi du rock n'roll, ainsi que par ceux plus récents de Simon et Garfunkel, des Beatles, musique qu'elle ne lui avait donné le droit d'écouter qu'au compte-gouttes. C'était le nombre de couches de ses *petticoats*² pour ses robes du samedi soir qui préoccupait sa fille. C'étaient les garçons, ses rendez-vous galants et ses cavaliers de fin d'année qui intéressaient Laura. En Amérique, il y avait de beaux jeunes hommes, grands, sveltes, musclés, mais elle

1 « Lafayette, nous voici ! ».

2 Jupons en tulle à la mode dans les années 50 et 60.

se demandait s'il en serait de même en Europe. Laura avait reçu une volumineuse correspondance de jeunes admirateurs qui lui avaient envoyé des lettres et des messages écrits en anglais, aussi les règles du participe passé n'avaient pas pris racine dans son esprit. N'oublions pas que trouver le complément d'objet direct placé devant l'auxiliaire avoir pour ensuite l'accorder au participe passé était un défi de taille que la grammaire anglo-saxonne n'a jamais eu à relever !

Pour son voyage, elle avait chaussé ses mocassins et ses petites chaussettes blanches, croyant qu'elle serait à la pointe de la mode pour l'Europe. Sur le pont du *Queen Mary* ses boucles brunes, balayées par la brise d'un océan encore sous le charme des derniers remparts de la terre ferme, lui descendaient jusqu'à la taille. Elle avait de beaux cheveux, même si comme toute jeune fille qui se respecte, elle ne se trouvait pas à la hauteur des normes de beauté dont elle aurait rêvé. Les séances quotidiennes de hoola hoop, n'avaient pas suffi à lui façonner le corps dont elle rêvait. Si seulement elle avait eu les yeux bleus de son père et la silhouette élancée de son jeune frère. Non, elle avait des yeux et des cheveux bruns et une silhouette dont on disait :

Elle est bien faite pour avoir des enfants !

Souvent à New York dans son quartier situé au nord-ouest de Manhattan, elle s'entendait dire :

Are you Jewish ?

Does your family come from Italy³ ?

Et infailliblement elle répondait par la négative. Cela avait fini par l'intriguer sans vraiment la perturber. Les questions re-

3 Es-tu juive ? Ta famille est-elle d'origine italienne ?

ligieuses n'avaient guère été abordées à la maison. Frankie, son père américain, était sans religion. Françoise, sa mère française, était catholique non pratiquante. Elle n'avait pas besoin d'autres origines non plus, deux lui suffisaient largement. Malgré cela dans son ascendance, elle avait des grands-parents hongrois du côté paternel. Elle avait entendu son père parler à son grand-père dans la langue des Magyars, mais Laura avait immédiatement entendu l'accent américain de Frankie dans une langue dont elle ne connaissait au plus qu'une vingtaine de mots. Elle avait pensé que son père ne devait pas faire grand cas de ses origines : être américain était la seule marque de fabrique des pionniers du Nouveau Monde. Sa mère parlait bien sa langue d'adoption mais Laura ne parlait l'anglais qu'avec son père, son frère Joey et avec Charly, leur cocker qui aboyait dès qu'il entendait des mots à consonances françaises. Le français, c'était la langue d'une mère qui la corrigeait inlassablement :

En bon français, on ne dit pas rigoler, mais rire, en bon français on ne dit pas le chien à Madame Dupont, mais le chien de Madame Dupont, en bon français on ne dit pas simplement bonjour mais bonjour Monsieur ou bonjour Madame pour ne citer que quelques exemples.

Les *Hi* américains ne seraient pas à l'ordre du jour dans ce nouvel hémisphère. Sa mère corrigeait aussi ses manières à table.

On ne sert pas les autres, on laisse les autres se servir. On attend que la maîtresse de maison commence avant de prendre sa première bouchée. On ne met pas les coudes sur la table, on ne parle pas la bouche pleine et ainsi de suite...

Tous ces conseils ne lui avaient été d'aucune utilité lorsque, portant dans sa main droite sa collation emballée dans une ser-

viette blanche en papier et dans sa main gauche un gobelet de Coca rempli à ras bord, elle avalait des hamburgers ou des hot-dogs sur la cinquième Avenue.

On s'adapte, telle avait toujours été sa devise. Si on veut pouvoir s'intégrer, on s'adapte, on s'adapte se répétait-elle inlassablement. C'était une habitude bien rodée qu'elle avait mise en pratique avant de savoir lire. S'adapter, c'était parler l'autre langue, ou la langue de l'autre, sans le moindre accent. Laura était fière d'y être parvenue dès son plus jeune âge contrairement à certains adultes s'exprimant en anglais dont elle détectait les moindres fautes d'intonation, un mauvais choix de mot, une tournure de phrase maladroite et, erreur impardonnable à ses yeux, l'oubli du « s » d'un verbe au présent à la troisième personne du singulier.

La silhouette de la statue de la Liberté avait disparu de l'horizon et Laura alla défaire ses valises dans sa cabine. Bien que très petite et étroite, tout y était. Laura savait qu'elle n'aurait pas le mal de mer dans un cocon aussi douillet. Elle se changea, enfila son *petticoat* puis sa jupe. Elle ferma soigneusement tous les petits boutons épais et nacrés de son chemisier au col rond, serra sa large ceinture jusqu'au dernier cran et s'apprêta à aller dans la salle à manger. Se maquiller lui prendrait encore un certain temps car elle avait trouvé avec ses copines un système archaïque mais magique pour avoir des cils presque aussi noirs et épais que ceux de Liz Taylor née avec une double rangée de cils. Certaines femmes avaient vraiment beaucoup de chance ! C'était une petite boîte grise contenant une plaque dure sur laquelle il fallait cracher à plusieurs reprises, mélanger le tout, puis appliquer consciencieusement cette pâte informe et peu hygiénique sur les cils, pour que son regard prenne une intensité qui, elle le savait bien, ne laissait pas les hommes indifférents. C'était un petit prix à payer pour se sentir sûre d'elle.

Elle bénissait le jour de ses douze ans où son ophtalmologue lui avait annoncé qu'elle ne devrait porter ses grosses lunettes,

lourdes et peu séduisantes que pour la lecture. Laura chaussa des hauts talons assortis à la couleur de sa tenue. Elle mit ensuite une légère touche de blush sur les joues, du rouge à lèvres transparent puis partit à l'aventure dans la grande salle à manger de deuxième classe.

De sa table, elle pouvait entr'apercevoir la salle à manger de première classe où le duc et la duchesse de Windsor avaient pris place des années auparavant. La duchesse avait commandé une salade verte sans vinaigre et sans huile, ainsi qu'une pomme verte pour son dessert. Le duc s'était contenté d'un filet de bœuf sans un soupçon de gras suivi d'une orange sanguine. Ces repas avaient été servis avec des couverts en argent massif, des assiettes peintes à la main et un assortiment de verres en cristal de Bohême, le tout aux initiales gravées de sa Majesté, reine-mère d'Angleterre, la *Queen Mary*. Leurs choix spartiates contrastaient avec la riche et fastueuse collection de pierres précieuses serties dans la bague, la broche, le collier et le bracelet que la duchesse avait dû porter en avalant toute cette verdure. Dans son imagination, Laura se voyait assise à côté de cette autre Américaine lorgnant sur toute cette joaillerie.

« Quel grand art que tout cela ! », pensa-t-elle. Laura, un bracelet à breloques au poignet d'un poids égal à la totalité des bijoux portés par la duchesse mais d'une valeur aussi inégale, prit la carte des menus, faisant cliqueter toute sa joyeuse quincaillerie. Quelle ne fut pas alors sa surprise de lire tout au bas de celle-ci, inscrit en toutes petites lettres, que, pour accompagner ses repas, on pouvait en pays flottant, commander du vin : bordeaux rouge ou blanc. Jamais elle n'avait vu ça, ni dans les Mac Donald de son quartier, ni dans les restaurants chinois. Elle prenait lentement mais sûrement conscience que le *Queen Mary* était un lieu de transition entre les États-Unis et la France et que boire du vin aux repas devait se faire de l'autre côté de l'océan ! Sur ce paquebot

commander un verre de lait, restait le privilège exclusif de petits déjeuners sans *Aunt Jemina pancakes*⁴ et sans sirop d'érable.

Elle choisit son menu : jus de tomate avec sauce Tabasco, consommé Célestine et tête de veau en Poulette. Laura ne savait pas exactement ce que c'était, mais elle serait courageuse, elle essaierait ces nouvelles spécialités à première vue peu appétissantes. Comment pouvait-on avoir l'idée de manger de la tête de veau, un animal qui n'avait même pas eu le temps de grandir !

La suite du repas fut sans surprise. Elle choisit de terminer avec une salade et une boule de glace bien qu'au fond d'elle-même, elle aurait rêvé d'un *doughnut* ou d'un *muffin* à la noix de coco, consciente que ces choix étaient déconseillés pour garder une silhouette élancée. Elle trouva son repas savoureux et ses deux verres de vin rouge tout autant. Légèrement vacillante, ses deux premiers verres d'alcool se faisant un peu sentir, elle retourna dans sa cabine, lut quelques pages du dernier roman d'Agatha Christie et s'endormit d'un sommeil réparateur.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner avec un verre de lait bien moins crémeux qu'au 86, *Haven Avenue*, elle décida d'aller découvrir les salons du bateau. Elle se dirigea vers la bibliothèque. Sur une immense table épaisse en acajou aux formes semi-épurées, elle découvrit les toutes dernières nouveautés littéraires tant anglaises que françaises. Sur l'une de ces couvertures, elle vit une photo de Brigitte Bardot en bikini. Elle en était surprise mais pas choquée. Brigitte Bardot était bien belle, aussi pourquoi aurait-elle eu à s'en cacher ! Les Français avaient l'air d'avoir du goût dans bien des domaines, pour la tête de veau, le vin et même pour les gracieuses formes féminines.

Elle se mit alors à fredonner un air qui lui trotta subitement dans la tête. C'était le refrain d'une chanson écrite par Paul Vance

4 Crêpes américaines, épaisses et rondes, s'accompagnant de beurre et de sirop d'érable entre chaque couche, servies au petit déjeuner.

en 1960 et chantée par Brian Hyland :

*It was an itsy-bitsy, teeny-weeny yellow polka-dot bikini
that she wore for the first time today*⁵...

Ici Brigitte Bardot portait un bikini en toile de vichy en couverture et non un maillot deux pièces à petits pois jaunes et blancs, mais l'esprit y était. Certes en Amérique, Jayne Mansfield avait déjà porté des nouveautés de ce genre mais avec ses *E boobs*, expression américaine pour désigner une poitrine opulente, l'effet était bien moins saisissant, ou peut-être trop, ne laissant plus le spectateur fantasmer à son goût.

Elle prit le livre, le parcourut et découvrit la carrière de Brigitte Bardot, sex-symbol du cinéma français qui avait défrayé la chronique. Les normes traditionnelles étaient remises en question. La femme se libérait et commençait à vouloir devenir l'égale de l'homme. Laura, adepte des idées de la deuxième vague du féminisme américain le *Women's Lib.*, n'aurait pas envisagé d'être exclusivement mère au foyer.

« En voilà une bonne chose, ce mouvement a également pris racine en France », pensa-t-elle, sans avoir la moindre idée qu'elle allait assister et bien malgré elle, à d'autres changements.

Les dernières traversées du Queen Mary eurent lieu en 1967, mai 68 était au prochain tournant.

Avant le déjeuner où elle se réservait le droit de déguster un bordeaux blanc, elle alla sur la promenade du pont où des passagers enroulés dans d'épaisses couvertures grises en laine vierge buvaient un bouillon de bœuf accompagné de mini-croûtons de pain. Tous avaient l'air heureux et détendus, comme si au contact

5 Il était un itsy-bitsy, tout petit, jaune à petits pois bikini... Qu'elle portait pour la première fois aujourd'hui...

de l'air marin leurs soucis s'étaient envolés, comme si l'océan Atlantique avait balayé tout ce qui vous empêche d'être en phase avec vous-même. Était-ce un détartage pour fumeurs et non-fumeurs dû à la beauté d'une ligne d'horizon toujours égale à elle-même, une ligne sans surprise qui favorise la méditation ?

Elle pensait à leur appartement à New York qui surplombait l'Hudson situé non loin du pont George Washington. Des fenêtres de leur salon, toute la famille avait l'illusion d'être en voyage à bord d'un avion, mais maintenant le voyage était devenu une réalité pour elle, mais seule et au bord d'un bateau. Elle pensait à l'*Empire State Building*, au *Metropolitan Museum* et à ses cloîtres à la pointe nord-ouest de Manhattan. Elle pensait à toutes les visites qu'elle avait faites dans bon nombre de musées dans sa ville natale. Elle pensait à *Macys* où sa mère, dans les années cinquante, s'achetait une paire de chaussures pour un dollar et des boucles d'oreille fantaisie au même prix, changeant ainsi d'accessoires tous les samedis avec une robe assortie à la saison et à l'humeur du moment. Elle pensait avec attendrissement à son petit frère qui vénérât son poster de Buffalo Bill placé au centre de sa chambre et qui parlait de cette personnalité américaine avec la plus grande admiration.

Laura faisait les cent pas le long de cette promenade quand, tout à coup, elle eut l'impression que quelqu'un la fixait. Ce n'était qu'une impression, mais pourtant cela la dérangeait. Elle fit semblant de ne rien remarquer, soucieuse de suivre les conseils de ses parents.

Laura venait de fêter ses dix-huit ans et avait fini son *high school*⁶ où le prix du meilleur talent artistique avec mention spéciale « histoire de l'art » lui avait été décerné, lui donnant accès à cette bourse exceptionnelle, d'où sa présence sur le *Queen Mary*. Les recommandations de son père et de sa mère, qui savaient que

6 Lycée américain

leur fille serait en lieu sûr chez son oncle et sa tante rue de Médecis à Paris, résonnaient dans ses oreilles :

Sois sur tes gardes, ma fille, ne parle pas à n'importe qui, adopte une attitude réservée !

Laura était maintenant impatiente de découvrir les rues de Paris et le Louvre. Elle avait lu des manuels d'histoire de l'art et savait que cette métropole, ce haut lieu de la culture lui réserverait bien des surprises. Elle savait qu'elle n'allait ni s'ennuyer, ni perdre son temps, mais ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'à Paris, elle vivrait dans l'air du temps et que ce temps-là serait orageux.

De nouveau, elle sentit un regard qui la dévisageait, aussi décida-t-elle de ne pas prendre place dans un de ces transats qui lui tendaient les bras. Le vent lui caressant le visage, elle continua à faire les cent pas, observant quelques passagers jouant aux palets sur les planches en bois du pont arrière, puis elle se rendit dans le salon d'observation situé sur le pont arrière du bateau d'où il y avait la plus belle vue panoramique. Ayant admiré cet horizon à perte de vue, elle continua son chemin vers la salle à manger.

Assise à sa table, après avoir savouré un verre de bordeaux blanc, elle aperçut dans l'entrebâillement de la salle à manger de première classe un homme habillé comme seuls les grands gentlemen en ont le secret et là elle eut l'impression, mais en fait c'était une certitude, que c'était bien ce monsieur-là qui l'avait dévisagée. Il devait avoir une petite cinquantaine, il était donc vieux, mais sa dense chevelure grisonnante et bouclée, ses lunettes rondes en écaille de tortue et ses yeux bleu clair, eh oui, elle les avait aussi remarqués, sa silhouette longue et élancée lui conféraient beaucoup de charme. Il la vit et lui sourit du coin des lèvres et Laura ne put s'empêcher d'en faire autant.

« Cette affaire est maintenant réglée », pensa-t-elle en son for intérieur.

Oui, elle était réglée, mais pas pour bien longtemps, car malgré la porte en bronze aux effigies de Castor et Pollux, la grande tapisserie à la Licorne et tous les couverts qui les séparaient, elle sentait bien que ce gentleman d'un âge qui n'était pas le sien continuait à la dévisager. En pensant aux conseils de ses parents, elle se sentit tout à coup mal dans sa peau. Que faire, que faire, aussi décida-t-elle de ne rien faire du tout et partit à la découverte d'autres salons.

Pendant les jours qui suivirent, ces scénarios se répétèrent et chaque fois Laura se sentit à la fois flattée et mal à l'aise. Bien qu'ils ne se fussent jamais encore adressé la parole, elle ne pouvait s'empêcher de le trouver chic et même à la page cet homme-là : quelle élégance, élégance digne de Madison ou de Park Avenue, de cette élégance que l'on pouvait voir au Carlyle. Dans son quartier, elle avait été habituée à côtoyer des hommes en jeans râpés, T-shirts délavés, chemises à carreaux, blousons en cuir, lunettes rondes et noires et cheveux longs, à l'image des modes successives lancées par ses chanteurs préférés, tantôt les Everly Brothers, puis Elvis Presley, John Lennon et Paul McCartney, bref, tous ceux qu'elle n'avait jamais assez pu écouter à son goût. Ici en plein océan, la transition se faisait en douceur.

Pendant les derniers jours du voyage, elle continua à tester d'autres menus aux consonances et aux goûts français. Elle se prit à aimer son petit verre de vin rouge ou blanc. Elle se prit à aimer humer l'air marin et les effluves de l'aventure. Elle se prit à vouloir élire domicile sur ce *Queen Mary*. Tous les conseils prodigués par ses parents semblaient s'effacer au fur et à mesure des miles marins pour laisser place à une folle envie de nouveautés. Demain elle verrait la terre ferme.

Le dernier soir, pour clore le voyage, il y aurait une soirée de gala et Laura comptait bien s'y rendre. Aussi se prépara-t-elle à la hauteur de l'événement. Elle sortit la robe offerte pour ses dix-huit ans, achetée chez *Lord and Taylor*, une robe toute spéciale

pour une occasion au moins aussi spéciale et ce soir-là, elle serait superbe. Ses longs cheveux épais et bouclés lui entoureraient le visage et ses yeux brun foncé, rehaussés par son fameux « Loncils Bonza » brilleraient d'un nouvel éclat sur ses pommettes plus saillantes grâce à ces secrets de maquillage bien gardés par toutes les jeunes filles qui aiment être belles. Laura allait maintenant devenir une étudiante pimpante, une étudiante en partance pour l'étranger, une étudiante avec de grandes ambitions.

Dans le salon de danse, elle vibrait aux rythmes de rocks n'roll endiablés, faisant autant tourner sa belle robe que ses cheveux. Puis, peu à peu, le rythme musical ralentit, laissant place à de langoureux slows. C'est alors que Laura vit cet homme, ce « vieil homme », se diriger vers elle :

M'accorderiez-vous la faveur de cette danse ?

lui demanda-t-il très poliment avec un léger accent et un sourire charmeur. Laura ne pouvait pas refuser. Ils firent quelques tours de piste puis prirent place dans des fauteuils molletonnés recouverts d'un velours vieux rose et son gentleman prit la parole :

Vous savez Mademoiselle, pendant tout ce voyage, je n'ai pas pu m'empêcher de vous regarder, ne pouvant qu'admirer votre beauté et votre jeunesse aux ondes magiques. Cela a été une grande joie pour moi, mais aussi une grande épreuve.

Une grande épreuve et pourquoi cela ?

demanda Laura sans comprendre.

Vous savez, vous ressemblez tant à ma fille qui a disparu et dont je ne sais pas si elle est encore en vie. Chaque fois que je vous regarde, c'est elle que je revois. Mon cœur déborde alors

d'un bonheur sans nuage mais rapidement il devient si lourd que j'ai l'impression que tout mon être va sombrer dans les abîmes d'un océan plus profond encore que celui que nous traversons. Aussi, je n'ai pas pu m'empêcher de ne pas vous dévisager. Veuillez m'en excuser.

Bien que Laura fût perplexe, ils continuèrent leur conversation. Elle lui parla de ses projets et des raisons qui la conduisaient en France. Il lui expliqua qu'il venait d'être muté de Washington D.C. à Paris, mais sans entrer dans les détails puis ils se quittèrent pour la soirée.

Le lendemain matin Laura se rendit sur le pont. La ligne d'horizon s'était métamorphosée. Très au loin, mais de plus en plus distinctement face à l'embouchure de Southampton Water, elle aperçut les falaises et les vertes collines de l'île de Wight, trait d'union entre le Royaume-Uni et la France. En face de l'autre côté de la Manche, le port de Cherbourg se préparait à souhaiter la bienvenue à tous les navires essoufflés par leurs longues traversées. La terre ferme reprenait ses droits et la France semblait avoir hissé son drapeau bleu, blanc, rouge pour accueillir les voyageurs.

Laura s'empressa d'aller vérifier ses bagages : ses chaussures, ses jupes, ses robes, son maquillage, ses bijoux de pacotille et son passeport bien sûr, n'omettant pas de vérifier qu'elle avait toujours son passeport français bien caché dans les plis de son *petticoat*, enfin tout ce dont une jeune fille qui se respecte a besoin pour pouvoir rentrer dans son deuxième pays sans être inquiétée. Dans une vingtaine de minutes elle serait arrivée ! Dans une quarantaine de minutes, elle reverrait oncle Bertrand et tante Amélie. Avaient-ils changé depuis sa dernière visite deux ans auparavant ses cousins Claire-Anne et Jean-Charles la reconnaîtraient-ils ?

Les sirènes des trois cheminées rouge et noire résonnèrent bien involontairement d'un air de Marseillaise dans l'enceinte du

port de Cherbourg, accompagnées des cris des mouettes des côtes françaises. Laura faisait son dernier tour de pont quand, tout à coup, elle sentit ce regard qu'elle connaissait, celui qui l'avait fixée auparavant et d'emblée, elle sut que son gentleman n'était pas loin. Elle se retourna, le vit à quelques pas derrière elle, lui faisant signe de s'arrêter. Elle sourit et l'attendit.

Heureusement que je vous ai revue à temps, dit-il.

Je voulais vous donner ma carte de visite. La voici, j'y inscris également mon adresse privée, aussi aurez-vous toutes mes coordonnées. On ne sait jamais, si besoin est, je pourrais vous être de quelque utilité.

Laura prit sa carte et lut :

Son Excellence Monsieur Tibor Zukor, ambassadeur hongrois à Washington D.C. et représentant auprès des Nations Unies à New York.

Voyez-vous - dit-il - tout ambassadeur n'est affecté dans un pays que pour un temps limité et je viens d'être muté à Paris pour les trois prochaines années. Peut-être trouverons-nous un moment pour nous revoir ?

En prenant sa carte de visite, Laura ne put s'empêcher de remarquer qu'il portait à son petit doigt gauche une bague en or incrustée de motifs qu'elle n'arrivait pas à décrypter. Elle n'avait encore jamais vu un homme porter une bague de ce genre et encore moins au petit doigt gauche. Tout à coup, Laura se rappela que son grand-père paternel, émigré hongrois, lui avait raconté avoir transporté les valises d'Al Capone en lui expliquant ce qu'était la Mafia. À ses dires, à New York, il n'y avait que les

Mafieux qui portaient des bagues mais celles-ci étaient sans motif incrusté, mais serties de gros diamants et elles ne se portaient pas au petit doigt gauche.

Son grand-père avait débarqué à Ellis Island au début des années vingt avec un dollar en poche et sa fiancée la grand-mère de Laura, l'avait suivi l'année suivante. Elmer, c'est ainsi qu'il se prénomma, avait commencé à gagner sa vie en vendant des briquets sur Times Square. Il était ensuite devenu déménageur avant de reprendre des études de langues, travaillant pendant la journée et étudiant pendant la nuit. Elle garda ses réflexions pour elle et mit sa carte au fond de son sac. Un peu confuse, elle l'en remercia. Ils se firent un grand sourire et se quittèrent.